

**COLLOQUE**  
**« LA CRISE :**  
**TROIS ANS APRÈS**  
**QUELS**  
**ENSEIGNEMENTS ? »**

*Université Blaise Pascal*  
*IUFM Auvergne*  
*Mardi 9 février 2010*

**La crise actuelle apporte t-elle un  
démenti aux approches  
menées en termes de Kondratiev ?**

Eric Bosserelle

*Université de Reims Champagne-Ardenne*  
*Laboratoire O.M.I*

# **La crise actuelle apporte t-elle un démenti aux approches menées en termes de Kondratiev ?**

Eric Bosserelle

*Université de Reims Champagne-Ardenne  
Laboratoire O.M.I  
(Organisations Marchandes et Institutions)*

La crise actuelle apporte t-elle un démenti aux approches menées en termes de Kondratiev ? La question mérite d'être posée pour au moins deux raisons.

La première est qu'au tournant des 20<sup>ème</sup> et 21<sup>ème</sup> siècles, la thèse selon laquelle la phase d'expansion d'un nouveau Kondratiev (phase A) s'était mise en place a été soutenue par plusieurs auteurs. De ce point de vue, il est clair que le déclenchement mais surtout la gravité de la crise qui a démarré aux Etats-Unis en 2007, apportent un démenti cinglant à ceux qui, il y a quelques années encore, affirmaient qu'un nouveau Kondratiev était en cours de déploiement.

La seconde est que pour les économistes qui considèrent, au contraire, que la longue phase dépressive (phase B) dans laquelle se trouvent plongées les économies capitalistes depuis le début des années 1970 n'est toujours pas terminée, la longueur de cette dernière ne peut manquer de susciter des interrogations. Bref, phase A ou phase B, il semble bien que la crise actuelle questionne sérieusement les approches menées en termes de Kondratiev. La cause est-elle pour

autant entendue ? Nous ne le pensons pas. Certes, la longueur de la phase B qui est toujours en cours peut surprendre, mais les défenseurs de la thèse du maintien des économies capitalistes dans une longue phase dépressive pourraient faire valoir que, conformément à la séquence historique, les phases B des Kondratiev s'accompagnent de crises beaucoup plus intenses et beaucoup plus marquées qu'au cours des phases A (la crise de 1929 survenant d'ailleurs alors qu'une phase B est déjà enclenchée depuis 1920), et que lors des phases de baisse du Kondratiev, les phases récessives des cycles conjoncturels sont plus longues que les phases d'expansion de ces derniers, alors que c'est l'inverse qui prévaut au cours des phases A<sup>1</sup>. Par ailleurs, certains auteurs n'ont-ils pas relevé que les crises financières qui ont affecté le cœur de l'économie monde présentaient généralement une plus grande intensité à l'occasion des phases B (Scandella, 2001) ?

La présente communication s'articulera en trois parties. Après avoir souligné que la crise actuelle interpellait les partisans de la problématique des Kondratiev et tendait à

---

<sup>1</sup> Il s'agit là de la quatrième loi empirique formulée par N.D. Kondratiev. Voir : N.D. Kondratiev, *Les grands cycles de la conjoncture*, Economica, 1992, p. 147. Dès 1913, A. Aftalion relevait cette déformation du cycle court en fonction de la phase du mouvement long dans laquelle il s'insérait. Cf : A. Aftalion, *Les crises périodiques de surproduction*, 2 tomes, Marcel Rivière, Paris, 1913, p. 14. Comme ce dernier, A. Spiethoff (1931) constatera que depuis le début du 19<sup>ème</sup> siècle en Grande-Bretagne et 1840 en Allemagne, les baisses cycliques apparaissent plus longues et les années de hausse moins nombreuses au cours d'une phase de baisse de longue durée et inversement au cours d'une phase d'expansion longue. Voir : C. Diebolt, « Du cycle conjoncturel au mouvement long de l'économie, une présentation de la pensée d'Arthur Spiethoff », *Les mouvements longs dans l'histoire de la pensée économique, Les Cahiers de l'Association Charles Gide pour l'Etude de la Pensée Economique*, vol. 5, 1993, p. 101-124.

conforter les critiques qui lui ont été adressées (I), on reviendra sur le couple ondes longues / cycles longs (II), puis on défendra la thèse selon laquelle la crise aujourd'hui en cours, qui n'est pas seulement le fruit des excès de la finance, doit être resituée dans le cadre d'une tendance longue aux difficultés (phase B) démarrée au seuil des années 1970 (III).

### I. LA CRISE ACTUELLE : UNE CRISE QUI INTERPELLE LES PARTISANS DES KONDRATIEV ET QUI TEND A CONFORTER LES CRITIQUES ADRESSEES A LA PROBLEMATIQUE DES CYCLES LONGS

« Récession meurtrière » (Lordon, 2009), « déflagration » (Dockès, 2009), « cataclysme » (Ramonet, 2009), « dévastation planétaire », (Orléan, 2009) : la crise que traverse actuellement l'économie mondiale, et qui est d'une ampleur exceptionnelle, a déjà donné lieu en France à une profusion d'articles et d'ouvrages dans lesquels de nombreuses questions ont été discutées : ses causes [Attali J. (2008), Cartapanis A. (2009), Gaffard J-L. et Saraceno F. (2009), Ramonet I. (2009), Mathieu C. et Sterdyniak H., (2009), Brender A. et Pisani F. (2009)], sa nature [Dockès P., (2009), Artus P. (2009), Mistral J. (2009), Stoffaës C. (2009)], les issues et les scénarios de reprise qu'elle laissait entrevoir, (Sterdyniak, Blot, 2009), les leçons qu'il convenait d'en tirer (Aglietta, 2008 ; Orléan, 2009) et les réformes qu'elle nécessitait (Lordon, 2009 ; Fitoussi, Stiglitz, 2009 ; Blot, Timbeau, 2009 ; Aglietta, Rigot, 2009 ; Artus, Pastré, 2009). La survenance de cette crise interpelle directement la problématique des Kondratiev, et ceci pour deux raisons.

La première est qu'au tournant des 20<sup>ème</sup> et 21<sup>ème</sup> siècles, la thèse selon laquelle la phase d'essor d'un nouveau Kondratiev, le cinquième<sup>2</sup>, s'était mise en place, a été soutenue par plusieurs analystes (Lippit, 1997 ; Safir, Michel, 1999 ; Minc, 2000 ; Gabb, Hossein-Zadeh, 2000 ; Reati, Toporowski, 2004 ; Delanghe, Duchêne, Muldur, 2004 ; Devezas, Linstone, Santos, 2005 ; Goldstein, Ayres, 2006 ; Rumyantseva, 2006 ; Modelski, 2006). Si le point de départ de cette nouvelle phase A différait selon les auteurs (milieu de la décennie 1990 pour les uns, tournant des années 1990-2000 ou début des années 2000 pour les autres), ces derniers s'accordaient toutefois à reconnaître qu'elle faisait suite à la longue phase dépressive d'un quatrième cycle long<sup>3</sup> qui s'était déployé après 1945 et dont la phase d'essor avait pris fin au début des années 1970. En dehors de J.S. Goldstein qui, tout en insistant sur le pouvoir prédictif de sa théorie, prenait pour indicateur central le redressement de la production américaine au cours des années 1990, deux éléments majeurs ont été mobilisés pour expliquer les raisons du déploiement de cette nouvelle phase expansive : la diffusion d'un nouveau paradigme technologique basé sur les nouvelles technologies de l'information et de la communication et, dans une moindre mesure et dans le cas des Etats-Unis, la mise en place d'une nouvelle structure sociale d'accumulation (Lippit, 1997 ; Gabb, Hossein-Zadeh, 2000) dont l'émergence, à juste titre, a été vivement

---

<sup>2</sup> A l'exception de certains analystes qui considèrent que l'existence des Kondratiev est antérieure à la fin du 18<sup>ème</sup> siècle. La question de savoir si ces derniers sont apparus vers 1780/1790 demeure d'ailleurs une question centrale. Chez J.S. Goldstein, les vagues Kondratiev sont opérantes depuis 1495 ; chez G. Modelski, depuis 930.

<sup>3</sup> Pour Modelski, la période 1975-2000 correspond non pas à une phase B mais à la phase de démarrage du Kondratiev basé sur les industries de l'information.

controversée (Bosselle, 2009). Le premier élément étant très majoritairement évoqué, il apparaît que la thèse de l'enclenchement d'une nouvelle phase d'expansion longue émane essentiellement d'une littérature d'essence néo-schumpeterienne. L'apparition de celle-ci doit directement être mise en rapport avec un autre thème qui a été fort en vogue aux Etats-Unis dans la seconde moitié des années 1990, celui de la « nouvelle économie » qui, grâce à la diffusion des nouvelles technologies de l'information et de la communication, était censée permettre au capitalisme américain de retrouver la voie d'une croissance durable, les autres économies étant appelées à lui emboîter le pas. La « nouvelle économie », assurait-on, devait permettre d'en finir une fois pour toutes avec les crises et les fluctuations, au point que la fin des cycles économiques fut même évoquée ! Mais n'avait-on pas déjà annoncé au cours de la longue phase de croissance qui a suivi la fin de la Seconde Guerre mondiale que le *business cycle* était devenu obsolète ? Et pourtant ! Si pour certains auteurs la « nouvelle économie » était porteuse, pour reprendre l'expression de P. Dockès (2009), « *d'immenses espérances schumpeteriennes* », avant même le coup de tonnerre de 2007, la crise conjoncturelle mondiale de 2001 à 2003 et l'effondrement des marchés financiers en ont vite révélé les illusions. De ce point de vue, il est clair que le déclenchement et surtout la gravité de la crise actuelle apportent un démenti sévère à ceux qui, il y a quelques années encore, soutenaient qu'un nouveau Kondratiev s'était enclenché.

La seconde est que pour les économistes qui considèrent, au contraire, que la phase B du Kondratiev démarré au lendemain de la Seconde Guerre mondiale n'est toujours pas terminée (Moseley, 1999 ; Wallerstein, 2001, 2008 ;

Wolfson, 2003 ; O'Hara, 2002, 2003, 2006 ; Boccara, 2008), la longueur de cette dernière ne peut manquer de susciter des interrogations. En effet, si en ce début 2010 les économies capitalistes se trouvent toujours engluées dans une longue phase dépressive, celle-ci présente une longueur de 37 ans<sup>4</sup> (1973-2010), et le quatrième Kondratiev démarré en 1945 accuse à ce jour une durée totale de 65 ans. Il n'y a donc plus de correspondance avec le *timing* d'une cinquantaine d'années largement admis par les partisans des cycles longs.

Dès lors, phase A ou phase B, il semble entendu que la survenance de la crise actuellement en cours remette en cause les approches menées en termes de Kondratiev, ce qui corroborerait d'ailleurs un certain nombre de remarques et/ou de critiques qui ont été adressées à la problématique des cycles longs. Nous en retiendrons quatre.

-En premier lieu, si l'on fait retour aux travaux entrepris par N.D. Kondratiev au cours des années 1920, il est un fait que ce dernier a essentiellement mis en évidence l'existence de fluctuations longues de prix qui, dans les formes qui étaient les leurs, ont disparu après 1945, l'inflation ayant remplacé la réversibilité du niveau général des prix qui prévalait au 19<sup>ème</sup> siècle et jusqu'au milieu des années 1930. Rappelons que les recherches menées par N.D. Kondratiev qui portaient sur la période qui s'étend des années 1780/90 aux années 1920, s'appuyaient sur un échantillon composé d'une trentaine de séries relatives aux pays cœur du capitalisme de l'époque :

---

<sup>4</sup> Et même de 43 ans chez P. Boccara, pour qui la phase B aurait démarré dès la fin 1967. Voir P. Boccara, *Transformations et crise du capitalisme mondialisé, Quelle alternative ?*, Espere et Le Temps des Cerises, 2008, p. 31-32.

Angleterre, Allemagne, France et Etats-Unis<sup>5</sup>. Si l'explication avancée par l'économiste russe en termes de grands cycles de réinvestissement fut, il est vrai, bien peu convaincante, sa démonstration empirique ne le fut guère davantage, à l'exception des séries de prix et des séries en valeur<sup>6</sup>.

-Ensuite, aujourd'hui encore, et malgré le recours à des outils mathématiques et statistiques autrement plus puissants que ceux qui avaient été utilisés par N.D. Kondratiev puis par ses poursuivants jusqu'aux années 1970, les tentatives de mise en évidence de cycles économiques de longue durée demeurent toujours vivement controversées. Les recherches menées au cours des trente dernières années dans le champ de l'économétrie historique du cycle débouchent, en effet, sur des résultats extrêmement contrastés, voire souvent contradictoires (Bosselle, 2007). Les désaccords portent sur les types de récurrences présents dans les séries étudiées, leur durée effective, les périodes historiques et les pays concernés et, non moins fondamentalement, sur les méthodes mises en oeuvre.

-Troisièmement, les approches qui ont été développées en termes de Kondratiev se sont régulièrement vu reprocher leur caractère par trop mécaniste. Si W. Leontief fit remarquer qu'il était fort peu vraisemblable qu'une périodicité quelconque puisse se maintenir au-delà de 200 ans, la structure même de l'économie subissant une transformation

---

<sup>5</sup> Bien que Kondratiev ait également analysé quelques séries relatives à l'économie mondiale.

<sup>6</sup> Sur les 21 séries quantitatives étudiées par Kondratiev, 10, soit la moitié, ne portaient aucune trace de cycles longs, quant aux 11 restantes, 3 couvraient un cycle et demi, les 8 autres à peine un cycle.

radicale<sup>7</sup>, la conclusion de P. Samuelson fut on ne peut plus expéditive puisque, selon lui, la théorie des cycles longs relèverait tout simplement de la science-fiction<sup>8</sup> ! Les lectures de la dynamique du capitalisme menées en termes de cycles économiques de longue durée ont tout particulièrement suscité les critiques des auteurs régulationnistes. C'est ainsi que R. Boyer et J. Mistral<sup>9</sup> ont fermement rejeté les interprétations de la crise structurelle ouverte au seuil des années 1970 qui se référaient aux Kondratiev, en raison des issues déterministes qu'elles laissaient entrevoir. Citons R. Boyer : « *Nul automatisme ne garantit le passage d'une phase B en phase A* »<sup>10</sup>. On retrouve ce type d'argumentation dans les écrits d'A. Lipietz<sup>11</sup>, de B. Amable et F. Lordon<sup>12</sup>, ainsi que dans ceux de G. de Bernis de l'école de la régulation de Grenoble<sup>13</sup>.

-Enfin, par le passé, et comme ce fut de nouveau le cas au tournant des années 1990-2000, de nombreux auteurs ont annoncé le retour d'une phase A qui a été totalement démenti

---

<sup>7</sup> Voir : E. Bosserelle, *Le cycle Kondratieff, théories et controverses*, Masson, 1994, p. 139.

<sup>8</sup> cité par E. Mansfield : « Long waves and technological innovation », *American Economic Review*, vol. 73, n° 2, 1983, p. 141.

<sup>9</sup> R. Boyer, J. Mistral, *Accumulation, inflation, crises*, PUF, 1978, p. 313.

<sup>10</sup> R. Boyer, *La théorie de la régulation - une analyse critique*, Agalma, La Découverte, 1986, p. 69.

<sup>11</sup> A Lipietz, *Le monde enchanté - de la valeur à l'envol inflationniste*, La Découverte, 1983, p. 182.

<sup>12</sup> B. Amable et F. Lordon, « La régulation et le changement technique : une analyse critique, pourquoi ? », *Revue d'économie industrielle*, n° 60, 2<sup>ème</sup> trimestre, 1992, p. 80.

<sup>13</sup> G. de Bernis, « L'incertitude est-elle compatible avec le cycle long ? », communication présentée au colloque international de Montpellier, *Les mouvements de longue durée dans la pensée économique*, 10-11 septembre 1992.

par les faits<sup>14</sup>. De telles « prédictions », fondées sur des extrapolations plus ou moins mécanistes, ont incontestablement contribué à discréditer la problématique des Kondratiev.

Pour autant, la cause est-elle entendue ? Doit-on considérer que la crise actuelle remette définitivement en cause les approches de la dynamique du capitalisme menées en termes de Kondratiev ? Non, selon nous, mais à condition toutefois de rompre avec l'image stéréotypée d'un cycle long d'une durée d'une cinquantaine d'années.

---

<sup>14</sup>Au cours des années 1970, G. Mensch anticipait pour 1984 la prochaine grande vague d'innovations qui devait permettre aux économies capitalistes de sortir de la crise et de renouer avec une croissance forte. Au seuil des années 1980, I. Wallerstein affirmait à propos du Kondratiev : « *Je répète qu'un redressement du cycle doit être attendu autour de 1990* ». A la fin de la décennie 1980, alors qu'A. Reati faisait remarquer que : « *La cinquième onde longue pourrait débiter dans les années 1990* », C. Marchetti situait très précisément son point de départ en 1995. Au milieu de la décennie 1990, G. Modelski et W.R. Thompson poussaient la prévision encore plus loin : la période 2000-2025 sera marquée par la phase de croissance accélérée du Kondratiev basé sur les industries de l'information. La phase de démarrage de l'« onde-K » suivante concernera la période 2026-2050, et sa phase de croissance accélérée couvrira le segment 2050-2080 ! Voir : G. Mensch, *Stalemate in technology. Innovations overcome the depression*, Ballinger publishing company, Cambridge, Massachusetts, 1979 ; I. Wallerstein et al., *La crise, quelle crise ?*, Maspero, 1982, p. 56 ; A. Reati, *Taux de profit et accumulation du capital dans l'onde longue de l'après-guerre*, Editions de l'université de Bruxelles, 1990, p. 5 ; C. Marchetti, « Kondratiev revisited. After one Kondratiev », rapport présenté au colloque : *Regularities of Scientific-Technological progress and Long Term Tendencies of Economic Development*, Novosibirsk, 14-19 mars, 1988 ; G. Modelski et W.R. Thompson, *Leading sectors and world powers : the coevolution of global economics and politics*, University of South Carolina press, Columbia, 1996.

## II. ONDES LONGUES OU CYCLES LONGS ?

Rappelons, en premier lieu, qu'à l'occasion de ses travaux, N.D. Kondratiev avait repéré deux mouvements longs, le premier d'une durée de 60 ans, (1789-1849), le second de 47 ans (1849-1896) et la phase de hausse d'un troisième (hausse de 1896 à 1920, baisse au delà), troisième dont malheureusement il n'a jamais pu préciser la « longueur » totale<sup>15</sup>. De notre point de vue, un si petit nombre d'individus historiques n'autorise pas à conclure à l'existence (et à la poursuite, en termes de temporalité) d'un cycle de l'ordre d'une cinquantaine d'années, et rien n'interdit de penser que les mouvements ultérieurs ne puissent présenter des durées inférieures ou supérieures à ce *timing* de 47-60 ans établi sur une base extrêmement mince, c'est-à-dire de deux mouvements et demi. D'ailleurs, dans la thèse qu'il consacra aux mouvements de longue durée étudiés par l'économiste russe, G. Imbert (1959) rejeta l'image cyclique des Kondratiev puisqu'il qualifia ces derniers de périodomorphes et de spiroïdals, concepts qui présentent l'intérêt de mettre l'accent sur la réalité d'une récurrence non cyclique.

Soulignons, ensuite, que si l'on entend par « cycle » un phénomène qui se répète régulièrement sous l'influence de facteurs endogènes, alors, notre position est claire : les Kondratiev ne sont pas des cycles mais des ondes longues. Si le passage de la phase A à la phase B est endogène, causé par le déclin du taux de profit, le passage de la phase B à la phase A dépend pour sa part de causes exogènes, qui n'ont aucune

---

<sup>15</sup> Accusé de saboter l'agriculture et d'introduire des méthodes bourgeoises dans la planification soviétique, N.D. Kondratiev fut destitué, arrêté et déporté en 1930 sous les ordres de Staline. Il fut condamné à mort en 1938.

raison de se produire nécessairement. Exogénéité ne doit pas être entendu ici au sens d'« extériorité » au système économique ou d'absence totale de détermination, mais d'indétermination relative au sens où, par exemple, l'issue des luttes sociales à la fin d'une longue phase dépressive ne saurait être déterminée à l'avance. C'est dire que dans leurs rythmes, les vagues Kondratiev revêtent un caractère beaucoup moins systématique que ne le laisse entendre le qualificatif « cycles longs ». Considérer que le point de retournement de la phase B en phase A ne saurait être prédéterminé, c'est reconnaître qu'il n'y a aucune nécessité, aucun déterminisme pour que le temps de mutation que représente la phase B, et dont la durée effective ne peut être connue d'avance, débouche sur l'émergence d'une nouvelle configuration institutionnelle et sur un redressement durable puis le maintien à un haut niveau du taux de profit permettant de renouer avec une phase d'expansion longue. C'est pourquoi il convient de rompre avec l'idée de cycles longs et de concevoir les Kondratiev en tant qu'ondes longues, chacune représentant un individu historique profondément original en raison, notamment, des transformations qui sont en oeuvre au cours de la phase B, et des issues que cette dernière laisse entrevoir<sup>16</sup>. Cela étant, si la problématique des

---

<sup>16</sup> Par exemple, l'un des enseignements majeurs qui se dégage de la phase B de l'entre-deux-guerres, est que selon la nature des conjonctures historiques, sociales et politiques propres aux différents pays capitalistes, plusieurs issues se sont dessinées dans le cadre d'une conjoncture historique fortement marquée par des problèmes d'ordre politiques et sociaux (fascisme en Italie et en Allemagne, naissance de l'Etat keynésien aux États-Unis et en Angleterre, Front populaire en France) et avec des expérimentations différentes de sortie de crise. De ce point de vue, le titre du chapitre 8 de l'ouvrage de M. Basle, J. Mazier et J.-F. Vidal publié en 1993 est on ne peut plus pertinent : *Les années 1930 : fascisme ou fordisme ?* Cf : M. Basle, J. Mazier et J.-F. Vidal, *Quand les crises durent...*, Economica, 2<sup>ème</sup> édition, 1993.

Kondratiev a fréquemment été critiquée en raison de son caractère jugé beaucoup trop déterministe, on ne peut pour autant ignorer qu'un certain nombre d'interprétations théoriques de ces mouvements a cherché à éviter le mécanisme qui est souvent reproché à cette lecture de la dynamique du capitalisme. Il en va des approches qui ont été développées par E. Mandel (1980), par P. Dockès et B. Rosier (1983), et par les théoriciens américains de la structure sociale d'accumulation (depuis les années 1980).

Dans les travaux qu'il consacra à l'étude des ondes longues du développement capitaliste, E. Mandel (1980) avança la thèse selon laquelle le passage de la phase A à la phase B résultait d'un processus endogène, la baisse du taux de profit consécutive à l'alourdissement de la composition organique du capital, alors que le retournement de la phase B en phase A était causé par un facteur principal de déclenchement (*triggering factor*) exogène et à caractère extraéconomique. Ce facteur, variable selon les conjonctures historiques, provoquerait un retournement à la hausse du taux de profit moyen, entraînant la mise en œuvre d'une révolution technologique qui couvait sous la cendre<sup>17</sup>. Chez E. Mandel,

---

<sup>17</sup> Quel fut concrètement ce facteur exogène extra-économique ? En 1848, la révolution sociale et la découverte de l'or en Californie, qui entraînèrent un brusque élargissement du marché mondial qui stimula fortement la nouvelle révolution technologique, celle des chemins de fer. En 1895, l'effet de l'impérialisme (la forte expansion des conquêtes coloniales) et de ses nouveaux traits (croissance du capital exporté vers les colonies, baisse des prix relatifs des matières premières) qui entraîna la hausse du taux de profit moyen et permit à la révolution technologique de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, celle de l'électricité, de s'enclencher. Cette dernière autorisa à son tour l'accroissement du taux de plus value. En 1940, le facteur de déclenchement fut « la défaite historique subie par la classe ouvrière internationale dans les années 1930 et 1940 » (le fascisme, la guerre, la guerre froide et le maccarthysme en Amérique du Nord) qui

l'issue des longues phases dépressives n'est nullement prédéterminée puisqu'elle dépend fondamentalement de l'issue de la lutte des classes, des rapports de force entre le capital et le travail et de « facteurs de déclenchement » exogènes, seuls capables d'ouvrir la voie à une nouvelle phase d'expansion longue. Cette analyse présente l'intérêt d'introduire explicitement la lutte des classes dans l'interprétation des ondes longues, mais Mandel en fait cependant un élément exogène, au point qu'il va jusqu'à évoquer l'existence d'un « cycle long de lutte des classes », cycle long d'expansion puis de déclin du militantisme et de la radicalisation de la classe ouvrière, qui est relativement indépendant des ondes longues mais qui interagit cependant avec elles. Comme l'ont pointé P. Dockès et B. Rosier (1983), le passage de la phase B à la phase A n'est exogène chez Mandel que dans la mesure où la lutte des classes est considérée comme telle, ce qui est effectivement difficilement acceptable, puisque les luttes sociales et les conflits capital-travail, inhérents à l'existence du rapport salarial, sont ancrés dans les conjonctures de longue période et en représentent un aspect tout à fait essentiel. Il s'agit là de la grande limite de la thèse de Mandel.

Dans leur réexamen des rythmes longs, P. Dockès et B. Rosier (1983) ont souligné que les phases d'expansion des Kondratiev pouvaient être typées au moyen de leurs caractéristiques essentielles, à savoir, un ensemble de « caractères majeurs » spécifiant les conditions économiques et sociales de l'accumulation du capital et de ses grandes fluctuations historiques. L'ensemble formé par ces caractères en intime interrelation (mode d'accumulation du capital, type

---

permet à la classe capitaliste d'imposer un accroissement substantiel du taux de plus-value.

de forces productives, type de division du travail à l'échelle mondiale et procédure de régulation en œuvre) constituerait un « ordre productif ». La phase A du Kondratiev correspondrait à l'épanouissement et à l'efficacité relative du fonctionnement de ce dernier, la phase B à sa crise-négation. Dans cette approche, les Kondratiev, alternances d'opérationnalité de certaines formes, de leur dépérissement et de leur dépassement jusqu'à la production de formes nouvelles, ne sont plus de simples successions de phases. Les phases B, et il s'agit là d'un point que nous partageons entièrement, doivent être lues comme des temps de mutation susceptibles de déboucher sur de nouvelles formes structurelles, une nouvelle architecture institutionnelle permettant d'assurer le dépassement des contradictions du capitalisme, mais il n'y a aucune nécessité pour cela. Un nouvel ordre productif peut, et non doit, sortir de la dépression longue.

On trouve des analogies avec la thèse de Docks et Rosier dans l'approche qui a été développée par l'école radicale américaine à partir des années 1980 et qui est toujours en cours aujourd'hui (Gordon, Bowles, Weisskopf, 1983 ; Moseley, 1999 ; Wolfson, 2003 ; O'Hara, 2002, 2003, 2006). Selon cette dernière, la phase d'essor du Kondratiev est conditionnée par la mise en place d'un ensemble d'institutions sociales spécifiques qui définissent une structure sociale d'accumulation. Celle-ci permet de réguler et de contenir les conflits sociaux, les luttes de classes et la concurrence entre les différentes fractions du capital, et crée des conditions de stabilité sociale favorables à l'expansion. Tant que la structure sociale d'accumulation existante procure un environnement qui favorise l'accumulation du capital en assurant des taux de profit élevés, l'économie

capitaliste enregistre une phase de croissance soutenue (phase A). Au cours de cette dernière, l'instabilité financière et les récessions conjoncturelles demeurent modérées. Au bout de deux ou trois décennies cependant, en raison des changements intervenant dans les conditions économiques et sociales ainsi que des contradictions qui se développent à l'intérieur de la structure sociale d'accumulation, le taux de profit tend à décliner, sapant les bases de cette dernière et hypothéquant la poursuite du processus d'accumulation. S'ouvre alors une période de crise durable (phase B) au cours de laquelle les conflits sociaux s'intensifient et où les récessions conjoncturelles et l'instabilité apparaissent cette fois beaucoup plus prononcées. Le passage de la longue phase d'essor à la longue phase de difficultés exprime ainsi l'affaiblissement puis l'effondrement de la structure sociale d'accumulation.

Cette interprétation des ondes longues, qui comme celle de Mandel et de Dockès et Rosier rejette le caractère cyclique du Kondratiev en raison de la non automaticité du retournement au point bas<sup>18</sup>, est particulièrement stimulante. Elle présente l'intérêt de s'être nourrie et enrichie des transformations institutionnelles qui ont été en œuvre aux Etats-Unis et dans l'économie mondiale au cours des 30 dernières années et d'avoir établi un bilan extrêmement rigoureux de l'impact de

---

<sup>18</sup> Bien qu'ils insistent sur la non automaticité du passage de la phase B à la phase A, P. Dockès et B. Rosier persistent cependant à évoquer des cycles longs et non des ondes longues, alors que ce second qualificatif est pourtant dépourvu de toute ambiguïté quant à la nature des Kondratiev : « Quant à la désignation du rythme long, reconnaître son caractère cyclique ne nous paraît pas synonyme d'en proposer une analyse mécaniste. On verra au contraire que le retournement de conjoncture longue est toujours problématique. Nous retiendrons donc l'appellation plus claire de cycles longs ». P. Dockès et B. Rosier, *Rythmes économiques*, La Découverte, Maspéro, 1983, p. 118.

la mondialisation néolibérale, tout en examinant si de nouvelles structures sociales d'accumulation avaient émergé au cours des années 1980/1990. Elle confère, par ailleurs, un rôle central aux luttes et aux conflits qui opposent le capital au travail et les différentes fractions du capital entre elles, et non moins fondamentalement à l'évolution du taux de profit qui reflète les conditions de l'accumulation capitaliste. Sans pour autant ignorer que la question de l'émergence d'une nouvelle structure sociale d'accumulation aux Etats-Unis a été largement débattue au sein de l'économie radicale américaine au tournant des années 1990/2000 (Bosselle, 2009), nous souscrivons pleinement à la thèse qui a été défendue par des auteurs tels F. Moseley (1999), M.H. Wolfson (2003) et P.A. O'Hara (2002, 2003, 2006), selon laquelle les changements institutionnels qui ont été en œuvre aux Etats-Unis au cours de la décennie 1990, loin de conduire à l'établissement d'une nouvelle structure sociale d'accumulation et à la mise en place d'une nouvelle phase d'expansion longue ont, au contraire, contribué à approfondir la tendance aux difficultés caractéristique de la phase B.

Ceci nous invite à faire retour à la crise actuelle, une crise qui n'est pas seulement le fruit des excès de la finance, et dont le déclenchement doit effectivement être resitué dans le cadre d'une phase B, démarrée au seuil des années 1970.

### III. UNE CRISE QUI N'EST PAS SEULEMENT LE FRUIT DES EXCES DE LA FINANCE ET DONT LE DECLENCHEMENT DOIT ETRE RESITUE DANS LE CADRE D'UNE TENDANCE LONGUE AUX DIFFICULTES DEMARREE AU SEUIL DES ANNEES 1970

La crise qui a démarré en 2007 aux Etats-Unis et que traverse actuellement l'économie mondiale est assurément une crise profonde. Pour autant, elle n'est pas seulement le fruit des excès de la finance. Avant son déclenchement, un certain nombre de tendances lourdes, signes de l'accumulation de déséquilibres structurels était perceptible, tandis que des problèmes de productivité et de rentabilité étaient manifestes. On reviendra succinctement sur ces deux points.

Il convient, en premier lieu, de ne pas isoler la survenance de la crise du régime d'accumulation qui a été en œuvre au cours des 25 dernières années, un régime d'accumulation structurellement déséquilibré, non soutenable, marqué par l'hégémonie du capital financier. Cette crise est également celle de l'ordre économique qui lui a permis de se mettre en place, l'ordre néolibéral, dont G. Duménil et D. Lévy (2003) situent l'émergence en 1979, lorsque la Réserve Fédérale américaine décida brusquement d'augmenter ses taux d'intérêt, ce que les auteurs ont qualifié de « coup de 1979 ». Cette hausse des taux, extrêmement brutale<sup>19</sup>, qui est effectivement parvenue à venir à bout de la forte inflation qui sévissait depuis le début des années 1970, représente un renversement complet du rapport de forces entre créanciers et débiteurs au profit des premiers qui ont dès lors bénéficié de taux d'intérêt réels particulièrement élevés. Il s'agit là, d'ailleurs, de l'une des grandes caractéristiques des deux décennies néolibérales de la fin du 20<sup>ème</sup> siècle. L'objectif premier qui fut celui du néolibéralisme mérite à cet égard d'être rappelé et il ne peut être isolé de la crise structurelle dans laquelle sont entrées les économies capitalistes au tournant des années 1970. Dès le milieu des années 1960,

---

<sup>19</sup> La hausse des taux d'intérêt, dont le niveau doublera, fut en effet spectaculaire, tant aux Etats-Unis que dans l'économie mondiale.

plusieurs ruptures annonciatrices du basculement de ces dernières dans une longue phase de difficultés, comme elles en ont déjà traversé depuis le début du 19<sup>ème</sup> siècle, peuvent être repérées : dégradation de la productivité (du capital, dans un premier temps), augmentation du chômage, et chute du taux de profit. Cette dégradation des conditions de la rentabilité qui va se poursuivre tout au long de la décennie 1970 met définitivement un terme à la longue phase expansive d'après guerre. Au cours des années 1970, la baisse des profits et les taux d'inflation particulièrement élevés, vont sérieusement éroder le patrimoine des créanciers et des détenteurs du capital financier. Si dans le contexte de l'époque, les taux d'intérêt réels étaient pratiquement nuls voire négatifs, la masse des dividendes distribués par les entreprises était pour sa part peu importante, tandis que les cours de bourse, également corrigés de l'inflation, s'étaient effondrés et stagnaient. Le premier objectif auquel s'est attelé le néolibéralisme a été de rétablir les patrimoines des catégories dominantes, et en particulier les patrimoines financiers. A la hausse des taux d'intérêt réels, qui a bien entendu profité aux créanciers individuels et institutionnels, il convient d'ajouter les rémunérations distribuées aux actionnaires, comme y invite l'accroissement de la part des profits des entreprises non financières payée en dividendes dès le début des années 1980. La hausse des cours boursiers ne tardera pas à suivre, laissant le champ libre à la spéculation. C'est dire que la trajectoire empruntée par le capitalisme à partir de la décennie 1980 a incontestablement favorisé l'ensemble des activités liées à la finance et en particulier les placements financiers. Les marchés de capitaux vont prendre de l'importance par rapport au financement bancaire et un nouveau système financier va se mettre en place. Le régime d'économie de marchés financiers

libéralisée va se substituer au régime d'endettement administré qui avait prévalu à l'époque des Trente Glorieuses (Plihon, 2001). La libéralisation financière a eu pour conséquence d'accélérer la mobilité et la concentration du capital à l'échelle mondiale, mais elle a également modifié la gouvernance d'entreprise en consacrant la prépondérance des actionnaires. Les décisions stratégiques des firmes, tenues de mettre en œuvre les règles de la nouvelle *corporate governance* qui assurent la suprématie de ces derniers sur les dirigeants et sur les salariés, vont résolument se réorienter vers la maximisation de la valeur actionnariale. Cet objectif va prendre le pas sur le développement de l'activité et de l'emploi qui avait prévalu au cours de la longue phase de croissance d'après-guerre.

Au cours des années 1990, la montée en force de la sphère financière a bien entendu retenu l'attention des économistes. Certains d'entre eux y ont vu le reflet de l'entrée des économies capitalistes dans un nouveau stade de leur développement et la thèse du passage du « capitalisme fordiste », qui avait prévalu après 1945, à un nouveau capitalisme qualifié de patrimonial (Aglietta, 1998) ou d'actionnarial (Plihon, 2001) rencontrera un large écho. Mais tandis que les marchés financiers occupaient une position centrale au sein de la nouvelle dynamique des années 1980/1990, que les taux de rendement sur fonds propres exigés par les actionnaires atteignaient des niveaux exorbitants, la progression des salaires réels fut mise à mal. La libéralisation de l'économie qui est intervenue au début de la décennie 1980 a en effet conduit, partout dans le monde, à l'augmentation de la part des profits dans le revenu national, et tout particulièrement des profits du secteur financier, et à

l'accroissement des inégalités de revenus<sup>20</sup>. Aux Etats-Unis, comme dans la plupart des pays capitalistes, la part des salaires dans la valeur ajoutée s'est réduite, le salaire médian a stagné et les inégalités de revenus se sont fortement accrues, favorisant les hauts et les très hauts revenus. L'affaiblissement de la demande agrégée qui est antérieure au déclenchement de la crise financière et qui résultait de cette modification structurelle de la répartition du revenu a eu pour conséquence de favoriser la montée de l'endettement<sup>21</sup>. Les facilités d'accès au crédit alimentées en amont des circuits financiers domestiques par une liquidité internationale excessivement abondante, expression des déséquilibres croissants entre zones constitutives de l'économie mondiale, et favorisées de surcroît par des politiques monétaires particulièrement accommodantes aux Etats-Unis (surtout entre 2001 et la mi-2004) ont visé à compenser cette répartition des revenus extrêmement inégalitaire et la dégradation du niveau de vie des salariés.

La montée en force de la finance globalisée s'est donc accompagnée d'une déformation du partage de la valeur ajoutée au détriment de la part des salaires, de pressions accrues exercées par le capital sur le travail, et de la mise en place d'un régime de croissance littéralement dopé par l'endettement. Comme le souligne P. Dockès à propos de l'économie américaine (Dockès, 2009, p. 54), si les salaires réels n'ont pratiquement pas augmenté au cours des vingt

---

<sup>20</sup> La part du revenu national revenant au 1% le plus riche de la population américaine représentait 7% en 1948, 16% en 2008.

<sup>21</sup> La dette des ménages américains est passée de 46% du PIB en 1979 à 98% en 2007. Tous agents confondus, la dette globale des américains atteignait 350% du PIB en 2007, soit bien plus qu'en 1929. En Grande-Bretagne, la dette des ménages représentait 20% du PIB en 1977, 80% en 2007.

dernières années et si cependant la consommation tenait, c'était grâce à des niveaux croissants d'endettement artificiellement stabilisés par l'inflation d'actifs. L'endettement des ménages et la bulle financière ont soutenu ce régime de croissance profondément inégalitaire. Ce dernier n'était pas soutenable, comme le confirme le déclenchement de la crise en 2007.

Au-delà de ces déséquilibres structurels, il convient de rappeler, ensuite, qu'avant l'apparition de la crise, des problèmes de productivité mais aussi de rentabilité étaient manifestes. Aux Etats-Unis, la productivité horaire du travail a ralenti au cours de ces dernières années pour retrouver un taux de croissance inférieur à 2%, c'est-à-dire comparable à celui des trois décennies qui ont précédé les années 1990 (Husson, 2008). Le ralentissement des progrès de productivité en Europe et aux Etats-Unis avant 2007 est d'ailleurs pointé par M. Aglietta (2008).

Concernant le taux de profit, après la chute qui a marqué la période qui s'étend du milieu des années 1960 à 1982 environ, un redressement est intervenu au cours des années 1980-1990, la question étant cependant de savoir si ce rétablissement a été suffisant. Aux Etats-Unis, la période de la « nouvelle économie » a été marquée, il est vrai, par un véritable boom de l'investissement (le taux d'accumulation augmentant fortement pour retrouver le niveau atteint au cours des années 1960) et entre 1985 et 1995, le secteur industriel américain a relevé son taux de profit de près des deux-tiers, lui permettant de redresser la rentabilité de l'économie privée dans son ensemble à son niveau de 1973. Cependant, entre 1997 et 2000, alors que le taux d'accumulation chutait fortement, le taux de profit industriel

reculait de 17%, entraînant avec lui le déclin de 9% du taux de profit non financier (Brenner, 2002). F. Moseley (1999) signale qu'aux Etats-Unis, à la fin des années 1990, le taux de profit se trouvait à 35-40% en dessous de ses pics atteints dès l'après-guerre. Par conséquent, les estimations réalisées par R. Brenner et par F. Moseley montrent un déclin du taux de profit jusqu'en 1982 puis un rétablissement au-delà, mais qui demeure cependant limité. Il semble bien que le redressement qui est intervenu au début des années 1980 n'a pas comblé le déclin qui s'est produit depuis le milieu des années 1960.

Tandis que P.A. O'Hara (2006) souligne que pour les sociétés non financières américaines, le taux de profit moyen (après impôts) a enregistré un déclin entre 2000 et 2004, l'étude menée par M. Li, F. Xiao et A. Zhu (2007) fait également apparaître une orientation baissière du taux de profit aux Etats-Unis entre 2000 et 2005. Cette tendance est également perceptible au Japon et dans la zone Euro.

Cela signifie que malgré les nouvelles technologies de l'information et de la communication, dans un contexte marqué par l'instabilité et la persistance de difficultés durables de la rentabilité réelle, les conditions susceptibles d'assurer le déploiement d'une nouvelle phase A n'étaient toujours pas réunies.

## CONCLUSION

Les déséquilibres, les difficultés durables et les transformations profondes qui affectent le capitalisme mondial représentent la toile de fond qui donne son unité à la longue période qui s'est ouverte au début des années 1970. S'il est incontestable qu'au cours de ces dernières décennies, des zones particulières de l'économie mondiale ont enregistré

des phases de croissance soutenue, et même particulièrement forte, pour les pays capitalistes pris dans leur globalité, aucune phase d'expansion longue ne s'est enclenchée. La croissance est demeurée chaotique, marquée par l'instabilité et rythmée par la récurrence de crises financières. De ce point de vue, le contraste avec les tendances qui avaient prévalu entre 1945 et 1973 est tout à fait saisissant. Il ne fait aucun doute, selon nous, que le déclenchement et le développement de la crise actuelle prennent place dans un cadre qui n'est autre que celui d'une tendance longue aux difficultés démarrée au seuil des années 1970. En rejetant le caractère cyclique du Kondratiev en raison de la non automaticité du retournement au point bas, la problématique des ondes longues nous semble représenter une problématique féconde pour interpréter la crise en cours et, plus généralement, pour analyser la dynamique et les transformations historiques du capitalisme.

## **BIBLIOGRAPHIE**

- AGLIETTA M. (1998), *Le capitalisme de demain*, Note de la Fondation Saint-Simon, Paris.
- AGLIETTA M. (2008), *La crise - Comment en est-on arrivé là ? Comment en sortir ?*, Editions Michalon.
- AGLIETTA M., RIGOT S. (2009), *Crise et rénovation de la finance*, Odile Jacob.
- ARTUS P. (2009), « Cycle transitoire ou crise durable », *Fin de monde ou sortie de crise ?*, Le cercle des économistes, Perrin, p. 64-79.
- ARTUS P., PASTRE O. (2009), *Sorties de crise - Ce qu'on ne nous dit pas, Ce qui nous attend*, Perrin.
- ATTALI J. (2008), *La crise, et après?*, Fayard.
- AYRES R.U. (2006), " Did the fifth K-wave begin in 1990-92 ? Has it been aborbed by Globalization ? " in T.C. Devezas : *Kondratieff waves, warfare and world security*, IOS Press, p. 57-71.
- BLOT C., TIMBEAU X. (2009), « Du chaos financier au K.O. économique », *La crise du capitalisme financier*, sous la direction d'H. Sterdyniak et C. Blot, *Revue de l'OFCE*, n° 110, p. 149-178.

- BOCCARA P. (2008), *Transformations et crise du capitalisme mondialisé - Quelle alternative ?*, Espere et Le Temps des Cerises.
- BOSSERELLE E. (1994), *Le cycle Kondratieff - théories et controverses*, Masson.
- BOSSERELLE E. (2001), *Le cycle Kondratieff : mythe ou réalité ?* Travaux et Recherches de Prospective, *Futuribles International*, n° 16, LIPS, DATAR, Commissariat Général du Plan.
- BOSSERELLE E. (2002), « Cycles Kondratieff : nouvelle phase A ou retour d'un mythe ? » *Futuribles*, n° 267, p. 63-78.
- BOSSERELLE E. (2007), « Une analyse spectrale renouvelée de la croissance comparée des séries du PIB dans les pays de l'OCDE, 1870-2000 : un commentaire de l'article de C. Diebolt et C. Doliger », *Economie Appliquée*, tome LX, n° 2, p. 211-224.
- BOSSERELLE E. (2009), « Les guerres et le Kondratiev : faut-il redouter l'échéance de 2020-2030 ? », *Economie Appliquée*, tome LXII, n° 4, p. 35-72.
- BRENDER A., PISANI F. (2009), *La crise de la finance globalisée*, Repères, La Découverte.
- BRENNER R. (2002), *The Boom and the Bubble, The US in the World Economy*, Verso, London and New York.
- CARTAPANIS A. (2009), « Mondialisation ou fractionnement de l'espace économique ? », *Fin de monde ou sortie de crise ?*, Le cercle des économistes, Perrin, p. 261-276.
- DELANGHE H., DUCHENE V., MUL DUR U. (2004), « A l'aube d'une nouvelle vague de croissance ? - la cinquième vague de croissance longue : avec ou sans l'Europe ? », *Futuribles*, n° 300.
- DEVEZAS T.C, LINSTONE H.A., SANTOS H.J.S. (2005), "The growth dynamics of the Internet and the long wave theory ", *Technological Forecasting and Social Change*, 72, p. 913-935.
- DOCKES P., ROSIER B. (1983), *Rythmes économiques, Crises et changement social, une perspective historique*, La Découverte, Maspéro.
- DOCKES P., LORENZI J.-H. (2009), *Fin de monde ou sortie de crise ?*, Le cercle des économistes, Perrin.
- DOCKES P. (2009), « Croissance : adaptation ou rupture ? », *Fin de monde ou sortie de crise ?*, Le cercle des économistes, Perrin, p. 43-62.
- DUMENIL G., LEVY D. (2003), *Economie marxiste du capitalisme*, Repères, La Découverte.
- FITOUSSI J.-P., STIGLITZ J.E. (2009), « Le « Gn fantôme », Les voies pour sortir de la crise en renforçant la solidarité mondiale », *La crise du capitalisme financier*, sous la direction d'H. Sterdyniak et C. Blot, *Revue de l'OFCE*, n° 110, p. 471-482.
- GAFFARD J.-L., SARAVENO F. (2009), « Redistribution des revenus et instabilité - A la recherche des causes réelles de la crise financière », *La*

- crise du capitalisme financier*, sous la direction d'H. Sterdyniak et C. Blot, *Revue de l'OFCE*, n° 110, p. 75-86.
- GOLDSTEIN J.S. (2006), " The predictive power of long wave theory, 1989-2004 " in T.C. Devezas : *Kondratieff waves, warfare and world security*, IOS Press, p. 137-144.
- GORDON D.M., BOWLES S., WEISSKOPF T.E. (1983), " Long swings and the non reproductive cycle ", *American Economic Review*, Papers and proceedings.
- HOSSEIN-ZADEH I., GABB A. (2000), " Making sense of the current expansion of the U.S economy: a long wave approach and a critique ", *Review of Radical Political Economics*, number 3, vol 32, p. 388-397.
- HUSSON M. (2008), « Etats-Unis : la fin d'un modèle », *La Brèche*, n° 3, p. 1-13.
- IMBERT G.. (1959), *Des mouvements de longue durée Kondratieff*, Thèse, Aix. La pensée universitaire, 1960.
- KONDRATIEFF N.D. (1925), " The static and the dynamic view of economics ", *Quarterly Journal of Economics*, vol XXIX, p. 575-583.
- KONDRATIEFF N.D. (1944), « The long waves in economic life », *Reading in business cycle theory*, Blakinston, Philadelphia.
- KONDRATIEFF N.D. (1992), *Les grands cycles de la conjoncture*, Economica.
- LI M., XIAO F., ZHU A. (2007), " Long waves, institutional changes, and historical trends : a study of the long-term movement of the profit rate in the capitalist world-economy ", *Journal of World-Systems Research*, number 1, volume XIII, p. 33-54.
- LIPPIT V.. (1997), « The reconstruction of a social structure of accumulation in the United States », *Review of Radical Political Economics*, (3), 29, p. 11-21.
- LORDON F. (2009), *La crise de trop - Reconstruction d'un monde failli*, Fayard.
- MATHIEU C., STERDYNIK H. (2009), « La globalisation financière en crise », *La crise du capitalisme financier*, sous la direction d'H. Sterdyniak et C. Blot, *Revue de l'OFCE*, n° 110, p. 13-74.
- MANDEL E. (1980), *Long waves of capitalist development. The Marxist interpretation*, CUP et Editions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- MINC A. (2000), *www.capitalism.fr*, Grasset.
- MISTRAL J. (2009), « Le cas américain », *Fin de monde ou sortie de crise ?*, Le cercle des économistes, Perrin, p. 80-96.
- MODELSKI G. (2006), " Global political evolution, long cycles and K-waves " in T.C. Devezas : *Kondratieff waves, warfare and world security*, IOS Press, p. 293-302.
- MOSELEY F. (1999), " The United States economy at the turn of the century: entering a new era of prosperity ? ", *Capital and Class*, 67, spring, p. 25-45.

- O'HARA P.A. (2002), "A new financial structure of accumulation in the United States for long wave upswing ? ", *Review of Radical Political Economics*, number 3, vol 34, p. 295-301.
- O'HARA P.A. (2003), "Deep recession and financial instability or a new long wave of economic growth for U.S capitalism ? A regulation school approach ", *Review of Radical Political Economics*, number 1, vol 35, winter, p. 18-43.
- O'HARA P.A. (2006), *Growth and Development in the Global Political Economy, Social structure of accumulation and modes of regulation*, Routledge.
- ORLEAN A. (2009), *De l'euphorie à la panique : penser la crise financière*, collection du CEPREMAP, Editions rue d'Ulm.
- PLIHON D. (2001), *Le nouveau capitalisme*, Dominos, Flammarion.
- RAMONET I. (2009), *Le Krach parfait - Crise du siècle et refondation de l'avenir*, Galilée.
- REATI A., TOPOROWSKI J. (2004), "An economic policy for the fifth long wave ", *Banca Nazionale del Lavoro Quarterly Review*, n° 231, p. 395-437
- RUMYANTSEVA S. (2006), "Long cycles, global wars and world energy consumption " in T.C. Devezas, *Kondratieff waves, warfare and world security*, IOS Press, p. 180-185.
- SAFIR A., MICHEL D. (1999), *Avantage France - France s.a contre World corp.*, Village mondial.
- SCANDELLA L. (2001), « Crises financières et cycles économiques - peut-on concilier les écoles ? », *Crises financières*, J. Gravereau et J. Trauman éditeurs, Economica, p. 81-103.
- STERDYNIAK H., BLOT C. (2009), (sous la direction de) *La crise du capitalisme financier, Revue de l'OFCE*, n° 110.
- STOFFAES C. (2009), « Quel diagnostic pour quelle crise ? », *Fin de monde ou sortie de crise ?*, Le cercle des économistes, Perrin, p. 170-195.
- WALLERSTEIN I. (2001), « Mondialisation ou ère de transition ? Une vision à long terme de la trajectoire du système monde » in : F. Chesnais et al., *Une nouvelle phase du capitalisme ?*, Syllepse, p. 71-94.
- WALLERSTEIN I. (2008), « Le capitalisme touche à sa fin », *Le Monde*, 11 octobre.
- WOLFSON M.H. (2003), "Neoliberalism and the Social Structure of Accumulation", *Review of Radical Political Economics*, vol 35, p. 255-262.